

L'islam fait même disparaître Molière de nos collèges et lycées !

écrit par Pirlouit | 4 octobre 2015



Superbe texte, une fois de plus, de Brighelli, à savourer et faire circuler

<http://blog.causeur.fr/bonnetdane/moliere-etait-il-charlie-00887.html>

Pirlouit

[Molière était-il Charlie ?](#)

Rappelez-vous :

DOM JUAN.- Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins ; ah, ah, je m'en vais te donner un Louis d'or tout à l'heure[, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE.- Ah, Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

DOM JUAN.- Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un Louis d'or ou non, en voici un que je te donne si tu jures, tiens il faut jurer.

LE PAUVRE.- Monsieur.

SGANARELLE.- Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

DOM JUAN.- Prends, le voilà, prends te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE.- Non Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.]

DOM JUAN.- Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité...

(*Dom Juan*, Acte III, scène 2).

C'est une scène à la fois centrale et emblématique, et à ce titre, je crois que je l'ai évoquée chaque année depuis quarante ans que je fais ce métier. En expliquant à chaque fois ce que signifiait en 1665 ce mot de « jurer » – jurer le nom de Dieu, blasphémer.

Avec des succès divers, et que je ne peux imputer ni à mon incompétence (qui est globalement restée la même, en tout cas en ce qui concerne l'enseignement de la littérature) ni à une difficulté particulière du texte, qui n'a pas varié. Ni même à l'évolution du savoir des élèves, quoi que l'on ait fait pour le réduire à ce « socle commun » qui ressemble à de la culture comme mon dos ressemble à la lune.

En fait, tout a tenu à chaque fois à la culture acquise des élèves (celle qui ne s'enseigne pas, celle avec laquelle ils arrivent à l'école, par opposition à la culture apprise).

En Normandie, à la fin des années 1970, personne ne comprenait vraiment cette obstination du pauvre à refuser un louis d'or (une somme invraisemblablement élevée, expliquais-je, et un objet – une pièce d'or – qu'un pauvre avait vraisemblablement aucune occasion de voir dans sa vie, sinon de loin). À Versailles, au début des années 1980, le blasphème était ressenti, mais d'assez loin : les cathos même intégristes ne s'offusquent guère d'un juron bien senti, et cela fait des lustres que « nom de Dieu ! » n'est plus un péché mortel. Lorsque je leur expliquais que passée la première représentation Molière (et surtout, abusivement, sa veuve) coupa quasiment toute cette scène, ils haussèrent les épaules : leur foi, lorsqu'elle subsistait autrement que comme grimace versaillaise, ne s'arrêtait pas à de semblables peccadilles. Qu'Armande ait fait [réécrire toute la pièce en vers par Thomas](#)

[Corneille](#) ; que ce fût cette version sans intérêt que l'on ait jouée jusqu'au milieu du XIXème siècle ; que des coupes frileuses (voir par exemple ce que j'ai mis ci-dessus entre crochets, dont la suppression vide la scène de tout son sens) subsistassent dans toutes les éditions jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale – Saint Pétain, priez pour nous ! –, tout cela leur paraissait quelque peu caricatural : c'étaient des chrétiens modernes.

Puis j'enseignai douze ou treize ans dans les banlieues déshéritées de la couronne parisienne – aux Ullis, à Montgeron, à Corbeil. À des classes qui rassemblaient divers partisans déclarés du GIA et du FIS (c'étaient pendant les années de plomb de l'Algérie), en tout cas une majorité de Musulmans – que j'ai retrouvés ensuite à Montpellier (au lycée Mermoz plus qu'au lycée Joffre, selon une ségrégation habile) et bien sûr à Marseille.

Et là, je peux le dire, « jurer » au sens de « blasphémer » n'était pas pris à la légère. La scène condamnait Dom Juan – et Molière – aux yeux de ces jeunes imbéciles.

Quand des dessinateurs ou des intellectuels défendent le droit au blasphème, ils ne parlent pas de la même chose que les apprentis djihadistes qui les tuent parce qu'ils ont blasphémé. Je pourrais proférer – et cela m'est fréquemment arrivé en classe, pour tester les élèves – des imprécations monstrueuses qui ne me paraissent pas telles puisque pour moi, ce sont juste des suites de mots sans autre signification que celle du dictionnaire – « bordel à cul de vierge enceinte » ou « Mahomet poil au vier », [comme on dit à Marseille](#). Regards outrés des unes et des autres – stupéfaction de ma part devant des réactions qui me paraissent hors de saison.

Je préfère ne pas imaginer la réaction des futurs petits Syriens balancés dans les classes françaises à qui on va expliquer Molière...

C'en est d'ailleurs touchant, de constater combien des populations encore enfouies dans le fanatisme comprennent les intentions de Molière mieux que nos modernes incroyants « de

souche », pour parler comme les épigones du FN. Et leur réaction, en retour, me permet à moi de saisir à plein l'audace de Molière, balançant à des spectateurs effarés cette incongruité majeure – et risquant tout simplement sa peau : il y eut dès 1665 bien des bonnes âmes pour réclamer pour lui le bûcher – et ce n'était pas une métaphore, Louis XIV venait de faire brûler [Claude Le Petit](#), un jeune poète (après étranglement, quand même) pour quelques vers licencieux.

Cette scène met en lumière, à mon sens, le problème majeur qui hante aujourd'hui l'actualité.

Par « respect » pour les superstitions de tel ou telle, dois-je cesser de parler de Molière, – comme certains collègues ne parlent plus de Corneille sous prétexte que l'on tue des Maures dans *le Cid*, ce qui contriste certains de leurs élèves ? Mais alors, jusqu'où déplacer le curseur ? Ne plus faire lire Montesquieu ou Voltaire, parce qu'ils utilisent le mot « nègre » ? Ne plus parler de toute cette littérature où des messieurs très bien évoquent les « objets » de leurs amours ? Dès que l'on prend en compte les revendications du politiquement correct et les critères du Camp du Bien, on ne s'en sort pas. On s'assoit sur la culture. On la nie. On l'éradique.

Reste la seconde hypothèse. Je suis en France, je suis un prof français, je suis spécialiste de littérature française, et c'est aux élèves, tous les élèves, de venir dans mon champ culturel. Parce que je suis la culture dominante, et que mon boulot, c'est justement de leur apprendre – à tous – les règles d'une société gréco-latino-judéo-chrétienne et largement agnostique. Et que je n'ai pas à « respecter » les superstitions des uns et des autres dans le contexte étroit d'un enseignement laïque – ni, à vrai dire, si j'avais un quelconque pouvoir, dans le contexte plus large d'une rue elle aussi laïque. Oui, c'est aux élèves de laisser leurs croyances à la porte du lycée comme les filles y laissent leurs voiles, c'est à eux d'apprendre, comme le dit très bien Isabelle

Adjani dans *la Journée de la jupe*, [flingue au point](#), que Molière s'appelait Poquelin, et que ce n'est pas tout à fait un hasard si à la fin de la scène Dom Juan donne quand même son louis au Pauvre – « pour l'amour de l'humanité » et non pour l'amour de Dieu : dans quel monde vivons-nous pour qu'une transgression du XVII^{ème} siècle qui se résolvait en acte d'humanité soit encore vécue, au XXI^{ème}, comme un blasphème susceptible d'excuser des actes de barbarie ?

Et si cela continue à choquer les élèves, ma foi, tant pis ou tant mieux. L'enseignement ne se nourrit pas d'eau tiède.

Jean-Paul Brighelli

PS. Je travaille en ce moment sur le *Voyage au bout de la nuit*. Parce que Céline est un formidable écrivain, que Philippe Muray a écrit sur lui des pages saisissantes (par exemple [ici](#)), et que le ministre (Frédéric Mitterrand) qui crut bon de [déprogrammer les manifestations](#) qui devaient célébrer le cinquantenaire de la mort de Louis-Ferdinand Destouches est un bêtête – comme aurait dit Molière. Et pour leur faire comprendre que malgré *Bagatelles*, Céline était peut-être moins antisémite que Zola.

À ce propos, très belle BD sur le Céline d'*Un château l'autre* – la fuite à Baden-Baden et Berlin dans les décombres de la Collaboration. Ça s'intitule *la Cavale du docteur Destouches*, c'est scénarisé par le comédien Christophe Malavoy, et dessiné par Paul et Gaétan Brizzi. Un très beau graphisme, et une utilisation intelligente des imprécations céliniennes. Chez [Futuropolis](#).